

## VII<sup>e</sup> SECTION

### ARCHÉOLOGIE AFRICAINE ET ART MUSULMAN

---

La section a tenu séance dans une des salles du Musée des Antiquités Algériennes, mise gracieusement à la disposition du Congrès par M. St. Gsell. Elle a élu pour Président M. Max Van Berchem.

M. le Commandant Godchot a présenté un ensemble de considérations sur la colonisation de l'Algérie par les Romains et par nous autres Français. Les Romains, dit-il, traitaient l'Afrique en pays conquis; elle fut le domaine et la propriété, la proie des affamés de Rome, des Gouverneurs et des Proconsuls. Elle dut fournir à tout prix du blé et des bêtes. Mais pour fournir ce blé, la Colonisation romaine offrit-elle aux indigènes la sécurité et la sûreté de l'avenir? Non. L'insurrection des peuples indigènes, la faiblesse du pouvoir central, les luttes religieuses agitèrent constamment l'Afrique qui fut ainsi préparée aux envahissements des Barbares. D'ailleurs cette colonisation romaine, dont nous admirons surtout les anciennes fortifications, et dont on nous propose l'exemple, que fut-elle? Elle mit quatre siècles à se développer, dans son enceinte de villes fortes et de tours (*turres ad salutem saltus*), de 146 avant J.-C. jusqu'à Septime Sévère. Il est facile de comparer ce que nous avons fait en moins de 75 ans. Nous n'ignorons pas de parti pris, comme les Romains, l'unité de la race indigène; nous ne refoulons pas, nous ne cantonnons pas les Arabes ou les Kabyles; nous ne cherchons pas à opprimer les anciens maîtres du sol; nous leur reconnaissons, ce que Rome ne fit jamais, des droits de propriété; ils ne sont point les serfs de l'Empereur.

Certes, à notre colonisation, comme à la colonisation romaine, il faut des terres; mais le sol africain n'est point pour nous l'*ager provincialis*; et nous nous efforçons de ne pas créer ces *latifundia* qui, après avoir perdu l'Italie, perdirent l'Afrique « *verumque confitentibus latifundia perdidere Italiam jam vero et provincias* ». M. Godchot invite les congressistes à voir l'Algérie et la Tunisie actuelle sous l'impression de ce tableau de la colonisation romaine. Peut-être reconnaîtra-t-on ainsi que, malgré bien des fautes, qui sans doute auraient pu être évitées, la colonisation française, la civilisation française, pour mieux dire, suit une meilleure voie et marche vers un avenir mieux assuré,

MM. Eug. Lefébure et G.-B.-M. Flamand ont présenté un mémoire sur l'introduction du chameau dans l'Afrique du Nord (Égypte). La conclusion de ce mémoire est que le chameau ne fut introduit en Égypte, d'une façon constante, que sous la domination étrangère, c'est-à-dire à dater de la conquête assyrienne, au septième siècle avant notre ère. Pour les Égyptiens (et les Juifs), le chameau était un animal impur, sans doute comme monture caractéristique de leurs ennemis, les Arabes.

D'autre part, M. René Basset a présenté de son côté un mémoire sur « le chameau chez les Berbères », dans lequel il arrive à des conclusions différentes. M. R. Basset considère que dans tous les dialectes berbères, le nom du chameau est emprunté à la racine LR'M, qui est modifiée en RR'M, LM, etc. Elle est dérivée de l'arabe *لحم*, *écumer, avoir la bouche écumante* (en parlant du chameau). On est fondé à conclure que les Berbères n'ont connu cet animal que par les Arabes, puisque le nom indigène ne se retrouve pas comme pour d'autres animaux domestiques comme le chien, le chat, le cheval, le mulet, l'âne, le mouton, la chèvre, le bœuf, etc.

Cet argument linguistique est confirmé par l'histoire. Bien qu'ayant fait deux expéditions en Afrique (première et deuxième guerres puniques) les Romains ne virent de chameaux pour la première fois qu'en Asie Mineure, lors de la guerre contre Antiochus. Depuis, les mentions de chameaux en Afrique qu'on retrouve dans les écrivains latins ou les monuments figurés sont tout à fait exceptionnelles et cet animal y figure comme une rareté et nullement comme un animal de course ou de trait. Les quelques spécimens qu'on voyait une fois par siècle provenaient de l'Orient et avaient gardé sans doute leur nom sémitique ou latin. Ce ne fut que lors de la conquête arabe que les Berbères virent en grande quantité cet animal, qui leur était encore si inconnu qu'ils le désignèrent par une particularité physique qui les frappa spécialement.

A la suite de cette communication, M. G.-B.-M. Flamand a fait quelques observations touchant les figurations du chameau (dromadaire) monture et bête de charge, relevées sur les pierres écrites du Sud Oranais et du Sahara et il donne ensuite lecture d'un mémoire intitulé : *Les inscriptions et gravures rupestres libyco-berbères du Nord de l'Afrique* (nouvelles observations sur l'âge relatif de ces monuments, sur les caractères d'écriture et les signes qu'on y relève et sur les dessins figurés). Les conclusions de ce travail sont les suivantes : les gravures et inscriptions rupestres chez les Berbères du Nord de l'Afrique se rapportent à des âges divers ; certaines sont comparables à celles des Canaries qui paraissent dater des périodes carthaginoises (v<sup>e</sup> ou vi<sup>e</sup> siècle avant notre ère). Un grand nombre correspond sensiblement à la période d'occupation romaine ou s'échelonnent progressivement suivant des dates qui vont jusqu'aux temps actuels. Toutes celles-là sont gravées ; les inscriptions en relief

(peintes) sont contemporaines. D'après M. Flamand, les données de ces inscriptions et dessins ne permettent pas de conclure d'une façon ferme à l'âge posthégirien du chameau dans l'Afrique du Nord.

La section a entendu ensuite plusieurs communications sur l'art musulman.

M. Georges Marçais a lu un mémoire : *Sur trois formes décoratives de la mosquée de Cordoue*. La mosquée de Cordoue, première grande construction des musulmans en Espagne, apparaît comme le laboratoire d'où sont sorties bon nombre de formes qui devaient par la suite composer l'art moresque hispano-moghribin. Ces formes sont presque toutes dérivées de formes byzantines, voire même empruntées textuellement à l'art chrétien. Tels sont les chapiteaux, les surabaques et les modillons qui, dans une grande partie de la mosquée, supportent des colonnettes en encorbellement.

Les chapiteaux sont des simplifications des modèles corinthiens et composites traités en épannelages. Ils se simplifieront encore pour engendrer le chapiteau moresque, se divisant en deux parties : une cylindrique inférieure, une carrée supérieure ; la partie carrée présentera très fréquemment un turban à inscription rappelant l'échine, des enroulements rappelant les volutes angulaires ; la partie cylindrique sera invariablement ornée d'un méandre vertical incurvé au sommet, adaptation fantaisiste de la couronne de feuilles d'acanthé.

Les surabaques byzantines, perdant leur forme de tronc de pyramide pour s'adapter au plan des organes qu'elles supportent, survivront dans le cavé qui prépare la retombée des arcs en fer à cheval.

Quant aux modillons à enroulements, si proches parents des modillons à copeaux de notre architecture romaine, il semble qu'il faille y voir des traductions ornementales des modillons à acanthes ; une succession d'enroulements fréquemment employée comme bordure dans les mosquées maghribines présente avec eux la plus frappante analogie.

M. le Dr Fr. Sarre, professeur à Berlin, fait ensuite une communication sur « l'architecture musulmane en Perse ». Dans un avant-propos, M. Sarre expose que ses études se fondent sur différents voyages qu'il a faits dans tous les pays de l'Islam et principalement en Perse, où il a été à deux reprises. Il a exploré les monuments musulmans sans oublier les restes des temples antiques, c'est-à-dire les reliefs sur rocher et les ruines des palais des Achéménides et des Sassanides. — M. Sarre explique comment l'architecture et l'art des précédentes époques, surtout l'époque sassanide, ont influencé l'architecture musulmane persane, principalement par rapport à la disposition et à la formation des mosquées et médressés, leurs voûtes, coupes, portes d'entrées et différents autres détails.

La brique est le principal élément de construction en Perse et sa décoration, conformément à celle de l'art antique oriental, des Babyloniens

et des Assyriens, se compose de plaques émaillées et peintes en diverses couleurs. M. Sarre décrit le développement de cette architecture et de ce décor de couleur, qui a traversé du moyen-âge jusqu'à nos jours maintes variations tant par rapport à la technique qu'au sentiment artistique. Le revêtement composé de plaques à reflets métalliques et la mosaïque de faïence sont entre autres créations de l'art persan les techniques les plus remarquables de ce décor lumineux. D'ailleurs, ce décor ne se trouve pas seulement sur le plateau purement persan, mais partout où les différents peuples qui ont traversé la Perse ont emporté et répandu la culture artistique de ce pays, jusqu'en Asie Mineure et dans les Indes.

Pour illustrer ses explications, le conférencier montre les planches d'un ouvrage qu'il publie sous le titre : *Denkmaler persischer Baukunst*, Berlin, Ernst Wasemuth (*Monuments de l'Architecture persane*). De cette publication, composée de planches en couleur et de photogravures, ont paru jusqu'à maintenant six livraisons, qui seront suivies d'une septième et dernière ainsi que d'un volume contenant le texte.

A la fin, le conférencier montre encore les planches d'une autre publication qui doit paraître prochainement sous le titre : *Iramische Felsreliefs*, Berlin, Ernst Wasemuth (*Reliefs sur rochers en Perse*), et qui contient les photogravures des reliefs sur rochers des époques Achéménides et Sassanides.

Enfin M. Probst-Biraben a développé devant la section une « Philosophie de l'arabesque » un peu aventureuse. L'arabesque, dit M. Probst-Biraben n'imité pas la nature, est géométrique, mais loin de n'être qu'un jeu de froids mathématiciens, elle est au contraire le reflet d'une psychologie spéciale. Les premiers Arabes furent menés à l'abstraction, au spiritualisme religieux et artistique pour la contemplation des déserts vastes et nus où ils vivaient. L'arabesque inspire et entretient l'idée d'étendue. La géométrie est pour ainsi dire la plastique de l'étendue et l'art arabe est de la géométrie rayonnante. L'arabesque, dit encore le communicant, flatte l'instinct de puissance puisque son but recule sans cesse à l'infini. Elle part, dit-il enfin, de l'unité, s'épanouit en lignes multiples, mais revient au point initial unique symbolisant ainsi l'extase des soufis. Elle emploie aussi des figures talismaniques, géométriques, de vrais pantacles. Mysticisme et magie, essais de conquêtes surhumaines, loin de lui être étrangers paraissent donc l'inspirer. « Volupté facile pour le non initié. chemin de l'extase pour celui qui comprend, l'arabesque est la traduction visuelle de la psychologie sémitique ! » Cette dernière opinion est peut-être celle des membres de la section qui après avoir écouté avec intérêt cette philosophie se sont séparés de bonne humeur.

WILLIAM MARÇAIS,  
Directeur de la Médresa d'Alger.